

Michael Lewis, l'héritier de Tom Wolfe



Big boss.
1989, Michael Lewis joue au poker. Dans la vie aussi, il connaît les jeux d'argent, lui l'ancien trader devenu maître en best-sellers financiers ou sportifs. Ci-dessous, Michael Lewis en 2011.



Ses livres sur la finance vament le cinéma. Après « The Big Short », Lewis s'attaque au trading à haute fréquence.

PAR THOMAS MAHLER

Repères

- 1960 Naissance à La Nouvelle-Orléans.
- 1985 Trader chez Salomon Brothers.
- 1989 Premier livre, « Liar's Poker ».
- 1999 « The New Thing ».
- 2003 « Moneyball », qui sera adapté au cinéma par Bennett Miller avec Brad Pitt.
- 2006 « The Blind Side », dont le film vaudra à Sandra Bullock un oscar.
- 2009 Rejoint Vanity Fair.
- 2010 « The Big Short ».
- 2014 « Flash Boys ».
- 2016 Adapté par Adam McKay, « The Big Short » décroche cinq nominations aux Oscars.

Il est l'homme qui transforme des sujets a priori arides en or. « The Blind Side » sur l'évolution stratégique du football américain et qui a valu un oscar à Sandra Bullock, c'est lui. « Moneyball », l'un des meilleurs films sur le sport, qui illustre la révolution des statistiques dans le base-ball, c'est encore lui. Le bluffant « The Big Short », dans lequel une pléiade de stars parie sur la crise des subprimes et qui vient de recevoir cinq nominations aux Oscars, c'est toujours lui. Michael Lewis est le Midas du journalisme américain, voyant une par une ses enquêtes sur papier devenir des succès de cinéma. Joint par téléphone, ce quinquagénaire se définit plus modestement comme « le plus grand des nains ». « Vous savez, l'auteur est un personnage insignifiant à Hollywood. J'ai vraiment été chanceux que mes ouvrages tombent entre de bonnes mains pour les adaptations. »

Son dernier best-seller, « Flash Boys », n'échappe pas à la règle, puisque le scénariste star Aaron Sorkin est en train de plancher sur sa transposition à l'écran. Après avoir, avec « The Big Short », expliqué les CDO (collateralized debt obligation, obligation adossée à des actifs) à des millions de lecteurs puis spectateurs,

Lewis frappe encore plus fort en s'aventurant dans le trading à haute fréquence, accélération technologique qui a fait basculer les marchés dans la « pure abstraction ». « J'aime quand les livres aident à comprendre le monde. Notre société est dirigée par la finance. Ça devrait être un sujet politique, mais ce n'est pas le cas, car ce domaine apparaît comme trop complexe. J'essaie ainsi d'être un traducteur. » Dans « Flash Boys », le journaliste « traduit » donc cette vertigineuse course à la vitesse où chaque microseconde vaut des milliards et qui pousse à la construction d'une ligne de fibre optique entre le Chicago Mercantile Exchange et le Nasdaq du New Jersey, quitte à renverser des montagnes.

Michael Lewis n'a rien d'un essayiste théorique. Comme à son habitude, il incarne l'abstraction des chiffres par des personnages hautement romanesques. La star est ici Brad Katsuyama, banquier canadien qui, en 2008, découvre que les chiffres qui s'affichent sur ses écrans de trading sont déconnectés du marché réel : « La Bourse était devenue une boîte noire dont les ressorts internes échappaient totalement au quidam. » En enquêtant, Brad comprend que des « microdélits d'initiés » ont lieu à chaque instant, permettant à des prédateurs bénéficiant d'un avantage de rapidité d'anticiper les mouvements du marché. « La technologie a créé un système à deux classes, assure Lewis. Il y a d'un côté ceux qui maîtrisent cette vitesse, et de l'autre la finance institutionnelle, s'occupant de l'épargne de la classe moyenne, et qui est dépassée. Aucun groupe à Wall Street n'a jamais gagné autant d'argent. C'est un véritable détournement. Et l'économie ne s'améliore nullement avec la haute fréquence, contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire. » En

MARIANNE BARCELLONA / THE LIFE IMAGES COLLECTION / GETTY IMAGES - RICHARD SAKER / REX / FEA / SIPA - MARK SELIGER / AP / SIPA

bon héros à la Capra, le pragmatique Brad se transforme en idéaliste qui va créer avec son équipe un marché alternatif, casino vertueux où les tricheurs seraient interdits d'entrée. Son IEX brasse aujourd'hui près de 500 000 milliards d'échanges au quotidien.

Sous des airs de thriller palpitant, « Flash Boys » est une charge contre Wall Street, où chaque nouvelle réglementation débouche sur de nouveaux abus. Alors que la technologie aurait dû supprimer des intermédiaires et déboucher sur plus de transparence, c'est au contraire une complexification et une multiplication de places boursières opaques qui ont eu lieu. Le plus triste étant sans doute de voir des cerveaux – informaticiens russes ou mathématiciens chinois – qui autrefois se seraient consacrés à la recherche succomber aux sirènes dorées de la finance. « Comme jadis, il faudrait beaucoup moins de gens intelligents à Wall Street », soupire Lewis. Pourquoi ? « Parce que les esprits brillants trouvent toujours des moyens pour contourner le système à leur avantage. »

Polémique. Sorti aux États-Unis en 2014, « Flash Boys » a trôné en tête des ventes pendant des semaines, d'autant plus que le FBI a, après la publication, lancé une enquête sur ces manipulations. Mais Lewis s'est aussi retrouvé au cœur d'une polémique nationale pour avoir affirmé que le « marché était faussé », un sacrilège pour des gens comme le magnat Michael Bloomberg. « « Flash Boys » menace de priver un cercle d'initiés de

millions de dollars. Il y a donc eu une campagne de relations publiques pour salir le livre », se défend le journaliste. Comme l'écrivait le Guardian, « Lewis est à l'aise dans la langue de la finance. Il est aussi éloigné du mouvement Occupy qu'on puisse l'imaginer, et d'autant plus dangereux pour Wall Street qu'il sait vraiment de quoi il parle. »

Lewis a été trader chez Salomon Brothers avant de quitter la finance à 27 ans pour raconter son expérience et dresser un portrait au vitriol de ses ex-collègues dans son premier livre, « Liar's Poker » (1989). Depuis, cette plume vedette de Vanity Fair est devenu « probablement le meilleur journaliste américain », comme l'affirme son modèle Tom Wolfe. « Avec Tom, on partage la croyance dans le fait que le vrai monde est tellement plus intéressant que l'imagination. Et on pense que le journalisme peut aussi être de la littérature. » Comme l'auteur du « Bûcher des vanités », Lewis n'a rien d'un gauchiste (il se dit « libéral conservateur », au sens américain). Comme lui, il cerne mieux que personne les excès mais aussi l'héroïsme américains, se concentrant sur les marchés – financiers ou sportifs – dans lesquels les ambitions sont les plus brûlantes. A qui ce contempteur des loups de Wall Street confie-t-il les royalties de ses millions de livres vendus et les droits versés par Hollywood ? « Je place mon argent dans des fonds indiciels et dans celui de Warren Buffett. J'essaie de ne pas gagner d'argent extravagant, sans en perdre non plus. » ■

« Flash Boys », de Michael Lewis, traduit de l'américain par Céline Alix (Éditions du Sous-Sol, 318 p., 22 €).

« Michael Lewis est probablement le meilleur journaliste américain. » Tom Wolfe



Maître. Tom Wolfe, la référence de Michael Lewis.

Maryse Wolinski
« Chérie, je vais à Charlie »

« Un livre bouleversant. »
Christophe Ono-Dit-Biot, *Le Point*

« Une écriture solaire et apaisée. »
Patrick Williams, *ELLE*

« Un livre de douceurs et de fureurs. »
Patrice Trapier, *Le Journal du Dimanche*

Seuil